

MODES DE PARIS

Littérature, Beaux-Arts, Théâtres, Économie Domestique



MODES



Voici, pour aujourd'hui, quelques descriptions de toilettes. J'ai glané ces notes ici ou là, un peu partout, en songeant à vous, chères lectrices. On voit énormément de mélange d'étoffes dans les robes de nos élégantes mondaines; et la mousseline de soie entre autres se mêle à tout avec un charme indiscutable. Que dites-vous, par exemple, d'une toilette composée de surah noir, à dessins de fantaisie, et de

mousseline de soie maïs. Cette combinaison harmonieuse comme tonalité, l'est aussi dans sa forme. Le corsage et la jupe sont en mousseline de soie plissée très fine, et les manches à gigot s'arrêtent au coude. Des hanches, part une sorte de traîne, une seconde jupe légèrement longue, en surah; la ceinture assez haute, ronde et non drapée, mais fermée à gauche sous un chou, est en même étoffe. Un biais semblable coupe la taille en accent circulaire sur la poitrine, et simule, derrière, un boléro très court, d'où s'échappe, tout autour, un volant de dentelle blanche; col droit et collerette rabattue en dentelle. Au bas des manches, même biais de surah avec petit froufrou de dentelle, en dépassant.

Robe de château en foulard bleu de mer à gros pois plus clairs, garniture de velours assorti et de dentelle blanche. De M^{me} Galardi, 4, boulevard Malesherbes.

Les amazones portent de nouveau beaucoup les corsages ouverts, laissant apercevoir la chemise d'homme à petits plis lingerie, à col droit et à cravate Louis-Philippe. Les jupes continuent à se faire étroites, d'une longueur très relative et toujours séparées des corsages, qu'on fait surtout bouffonnés devant, avec des boutons de fantaisie, et agrémentés d'une pochette sur le côté gauche, d'où nos

belles sportswomen laissent apercevoir le mouchoir coquet. Savez-vous aussi que, à la campagne, on peut se dispenser de mettre le chapeau haut de forme; le petit canotier, plus léger, si gracieux et si coquet, est fort bien porté. J'engage par exemple nos lectrices à ne jamais s'abstenir de voile. Le voile est, de tout, le meilleur préservatif du teint.

La mode des chemisettes est générale. Les femmes délicates, qui craignent les refroidissements, les portent sur un corsage ajusté; de sorte qu'elles n'ont que l'apparence d'être légèrement vêtues. Rien n'est plus seyant au visage que ces bouffants en étoffes légères et toujours claires de ton. Un devant de corsage ainsi compris, donne de suite à une toilette un petit air de coquetterie charmante. Je connais une jeune femme qui ne peut pas changer beaucoup de robe. Elle a entr'autres un petit costume tailleur bleu marine qui lui sied à ravir. Eh! bien, elle le varie en changeant les devants de son corsage, qu'elle porte tantôt en batiste, en mousseline imprimée, en foulard, en surah ou en guipure d'Irlande.

Comme toilette de casino, je trouve fort jolie une robe de mousseline de soie brodée, toute garnie de dentelle blanche, avec grand chapeau en même dentelle, rehaussé de roses-thé en touffes.

Les dessins cachemire à grandes palmes font fureur. Les robes faites en foulard de ce genre demandent peu de garniture. La dentelle noire est souvent ce qu'il y a de mieux, en pareil cas, employée en ceinture et en coquillés, de chaque côté de la poitrine, elle fait très bien. On peut aussi avoir un jaboté si la robe est fermée devant, sur le milieu du corsage; ou un fichu Lamballe, monté sur gros tulle ou sur mousseline de soie noire, ce qui est extrêmement léger.

À côté de très grands chapeaux, on en voit d'autres qui n'ont de chapeau que le nom. Tel, par exemple, un pouf composé de deux plumes noires frisées rabattant sur les cheveux, montées sur un coquillé de velours uni, et du milieu desquelles s'échappent des antennes noires et cerises mélangées et extrêmement légères.

Pour excursion, en dehors des bérêts, des

toques, des chapeaux canotiers et des capes, on voit aussi des casquettes en paille, voire même en crin, écruës, grises ou mordorées. Ces casquettes ont un peu la forme de celles des jockeys. La visière abrite les yeux des ardeurs du soleil. Elles sont d'une légèreté excessive et ornées, sur le côté, de deux plumes-couteaux sortant droites comme des oreilles de lièvre, d'une petite cocarde en ruban gros grain.

On fait beaucoup de toques de paille; je trouve cela un peu raide. Mais enfin c'est la mode, et je vous la signale, chères lectrices.

Le travail de la couture est souvent aujourd'hui, beaucoup plus que les ornements étrangers, ce qui forme la richesse d'un costume. Je vous citerai, comme exemple, une robe en mousseline hortensia, froncée tout autour des hanches, du décolleté en rond, du corsage, et au bas des manches-ballons, de manière à former poignet au-dessus des coudes. Le corsage se boutonne derrière. Sur l'ourlet de la jupe, cette robe était garnie de trois petits volants froncés superposés. Aucun autre ornement ne figurait sur cette toilette d'un comme il faut absolu, et que je recommande particulièrement aux jeunes filles et aux très jeunes femmes.

On remarque, sur les robes, beaucoup de velours miroir employé comme ceinture ou comme revers, des galons perlés ou métallisés, et de la dentelle à profusion.

À un des grands mariages de ces derniers temps, la mère de la jolie mariée portait une merveilleuse toilette de satin rubis dont le devant était orné de guipure de Venise recouvrant des vagues élégantes en soie vert émeraude. Le vert, du reste, se retrouve un peu partout. Il est très en vogue et s'harmonise à peu près avec toutes les teintes. C'est sans doute pour cela que la sœur de la même fiancée, une beauté que tout le monde admire, était vêtue de satin broché Pompadour sur fond vert d'eau.

À la même cérémonie, on remarquait une robe de moire glacée, liseron, de plusieurs tons, ornée de point de Venise; et une autre, en velours gris phosphorescent, toute brodée d'argent.

MARIE-BERTHE.

Explication des Gravures noires (pages 37 et 39)

Robe en foulard bleu de mer à gros pois plus clairs; garniture de velours assorti et de dentelle blanche (devant et dos). — Jupe collante à longue traîne. Très jolie façon de corsage, court devant, à longues basques découpées à partir des côtés. Empiècement de dentelle sur transparent bleu se continuant en arrondi dans le dos. Barrettes de velours terminées par des petits choux sur la draperie qui coupe le corsage en travers.

Plis serrés ramenant l'ampleur devant, sous une ceinture de velours qui part d'un petit côté, et se ferme à l'autre, sous un long nœud formé par deux coques en biais et deux plus petites au pied.

Manche large du haut, recevant une haute dentelle froncée qui se termine carrément à hauteur de la draperie.

Col droit en velours bleu.

Explication de la Gravure coloriée 4896

Têtière en ravissant broché ancien. — Fond crème à gros bouquets d'églantines et d'œillets, garnie de velours émeraude et de galons anciens brodés.

L'étoffe ancienne, tendue sur une toile souple taillée aux mesures voulues, est bâtie tout autour, excepté dans le haut où on la rabat à l'envers. Les côtés sont bordés d'une petite

bande de velours, large de 2 cent., cousue au ras de l'étoffe puis retournée au dos. Un joli galon d'or, brodé de palmes roses et grenat, est fixé sur le velours, n'en laissant visible qu'un très petit bord autour du broché; un point de Boulogne en soie rose relie le velours à l'étoffe; un autre, en marron, réunit le galon au velours.

Le haut de la têtère est garni de deux petites rosettes en galon brodé, auxquelles sont fixées des franges d'or. Le dos est tendu de surah rose pâle.

Etagère-niche. — Garnie de peluche hélio-trope et d'étoffe ancienne fond crème semée de dessins et de fleurs de tons très doux; galons d'or anciens.

Le fond, les côtés de la niche, ainsi que la corniche et le dessus, sont recouverts de peluche hélio-trope; les côtés extérieurs, le fond des étagères, la planche du bas et le fronton sont garnis d'étoffe ancienne; la corniche en est également recouverte, ainsi que le bord qui contourne le haut.

Le pied de l'étagère est bordé d'un biais de peluche rabattu dessous; un galon d'or le réunit à la soie brochée. De semblables galons encadrent la niche et garnissent le bas du fronton et de la corniche; ils entourent aussi les tablettes, dont le dessus est tendu de peluche et le dessous de soie unie; ces tablettes sont collées sur de petits supports recouverts de broché.

Le dos de l'étagère est tendu de peluche; le dessous est recouvert de faille hélio-trope. Répétons que les étoffes se collent directement sur le bois, enduit légèrement de colle; la réunion de la peluche à la soie se cache sous un galon d'or; pour la planche du bas, la soie est collée sur des cartons, taillés dans la forme voulue, qui sont eux-mêmes collés ensuite sur le bois. Le dessous des petites tablettes est garni de la même façon.

Cette jolie fantaisie se placera sur un meuble ou sera suspendue au mur; la niche est destinée à recevoir une statuette ancienne en vieux Saxe ou en biscuit de Sèvres, ou même un bibelot précieux, ou, au moyen de petits crochets, des bijoux anciens et des miniatures; les petites étagères pourront supporter des petites chinoïseries d'ivoire, des petites tasses ou des vases anciens.

Prix de la carcasse: 12 fr., à la Ville-en-Bois, 3, rue de Rome.

Sachet à mouchoirs, forme album. — En étoffe ancienne fond crème, brochée de roses et d'œillets; dentelle d'or et comètes roses et jaunes.

Taillez une bande de léger molleton de 43 cent. de longueur sur 24 cent. de largeur, sur laquelle vous appliquerez l'étoffe ancienne cousue et rabattue à l'envers. Cousez ensuite tout autour la dentelle d'or, plissée aux angles; puis, au-dessus de cette dentelle, deux comètes, l'une rose, l'autre jaune, très rapprochées. Fixez aux quatre coins de jolis petits nœuds en comètes mélangées; le jaune dominant toutefois.

Doublez l'intérieur d'un surah rose piqué sur une feuille de ouate parfumée; mais, avant de le coudre, placez juste au milieu du sachet une petite bande de toile raide, large de 6 cent., que vous bâtirez de chaque côté et qui servira, le sachet fermé, à donner au dos la fermeté voulue pour simuler un album.

Ecran-oriflamme. — En vieille toile de Jouy, peinte de personnages, peluche mousse, galons, dentelle et franges d'or.

Dimensions: longueur, 55 cent.; largeur, 35 cent.

La toile est réunie à l'encadrement de peluche mousse sous un joli galon ancien dont la dent s'applique sur la peluche; ce galon est fixé de chaque côté par un point de Boulogne en

soie vieux rose claire et foncée. Le bas de l'écran est découpé en dents arrondies garnies de franges d'or; un étroit bord de peluche cerne la toile, caché sous une dentelle d'or qui orne tout le tour, excepté dans le haut, où une tringle de rideau est glissée dans le remplis de peluche afin de donner à l'écran la raideur voulue. Un ruban de satin, fixé aux deux bouts par un petit nœud de deux tons, sert à suspendre l'écran, dont le dos est tendu de surah rose clair.

Sacs-besace. — En soie Louis XVI vieux bleu à rayures crème et vieux rose et branches de fleurs roses, rubans bleus, dentelle et cordelière d'or; doublure en soie crème.

Faire deux petits sacs semblables de 27 cent. de long sur 23 cent. de largeur; arrêter la couture des côtés 5 cent. avant le haut, afin de les laisser ouverts; les doubler ensuite de satin crème et les réunir dans le haut par une couture froncée qu'on entourera d'une cordelière d'or qui formera l'anse. Un ruban bleu, noué aux deux bouts de l'anse, cachera la couture de l'intérieur.

Le haut de chaque sac est garni, à partir du milieu et sur les côtés opposés, d'une ravissante dentelle d'or coquillée jusqu'au bas; les pointes sont repliées sur elles-mêmes et fixées par un point.

Les sacs sont serrés par un ruban bleu passé dans une coulisse et noué gracieusement devant; la tête qui dépasse a 8 centimètres de hauteur.

Boîte de vitrier porte-photographies. — Garnie de velours émeraude et de ravissante soie Louis XVI fond crème brochée de fleurettes roses et mousses et de gros bouquets or et vieux bleu; dentelles et galons d'or.

La boîte s'ouvre pour recevoir des photographies, d'autres sont fichées dans le grillage ainsi qu'on peut le voir dans le croquis que nous donnons en gravure noire, page 48. Tout l'intérieur de la boîte est tendu de velours, les côtés et une partie du dos également; le dessus et le

couvercle, intérieurement et extérieurement, sont garnis d'étoffe ancienne encadrée par un petit bord de velours, sur lequel est collée une fine dentelle d'or.

Les montants sont recouverts de faille émeraude et garnis dessus de galons anciens cachant la jonction de l'étoffe. Les traverses horizontales sont enveloppées de velours et garnies de dentelle d'or. Le dessous de la boîte est caché par une bande de faille verte collée sur un mince carton, collé lui-même sur le bois. Ce qui rend l'exécution de ce joli travail plus facile, c'est que tout se démonte au moyen de vis que l'on replace, le travail fini, aux endroits désignés. Prix de la carcasse: 6 fr.; à la Ville-en-Bois.

Petite table à tréteaux. — Support pour vases ou statuettes recouvert de soie ancienne vieux bleu brochée de fleurs rouges et roses; galons anciens et franges d'argent.

On garnit d'abord le dessus d'une feuille de molleton léger sur lequel s'applique l'étoffe ancienne collée tout autour sur l'épaisseur du bois; le dessous est tendu en soie beige. Les deux bouts de la table sont ornés d'une haute frange d'argent; puis une autre, beaucoup plus basse, garnit ensuite tout le tour, cachant ainsi le pied de l'étoffe.

Les tréteaux sont, comme leurs montants, recouverts de galons d'or collés sur les quatre faces; les traverses sont garnies de soie beige.

Répétons que des vis relient les pieds au-dessus et s'enlèvent pour faciliter le travail.

Prix de la carcasse: 2 fr. 50; à la Ville-en-Bois.

Tapis de table en broché Louis XIV. — Fond rubis à grands



Dos de la robe en foulard bleu de mer, à gros pois plus clairs. De la première page.

motifs d'or; fleurs vieux bleu et rose, peluche mousse, et frange ancienne en soie crème et rubis. Longueur, 60 cent.; largeur, 32 cent.

Nous avons laissé le morceau de broché dans sa forme, ce qui souvent donne plus d'originalité à la disposition des étoffes; il est tendu, puis cousu sur une toile souple, taillée aux mesures voulues; la peluche mousse, appliquée aussi sur la toile, prend les contours du broché et se coud solidement tout autour; un large galon ancien cache sa réunion à l'étoffe ancienne.

L'envers du tapis est tendu de satinette mousse rabattue et cousue sur le dessus; pour faire un travail soigné, on pose, sur ce bord de satinette, la petite frange ancienne qui garnit le tapis.

Étui et brosse en étoffe ancienne à rayures bleues. — Fleurettes mousses et roses sur fond crème; passementerie ancienne en soie crème.

Les dimensions varient suivant celles de la brosse à laquelle l'étui est destiné.

Tailler le dos en grosse toile, l'arrondir au bas et lui donner dans le haut la forme du croquis; le recouvrir de satin rose rabattu à l'envers et le garnir de l'autre côté de satin bleu rentré et cousu tout autour.

La partie qui dépasse la poche est encadrée par un point anglais en soie crème, un petit nœud de moire rose est fixé au milieu.

La poche sera taillée sur les mesures nécessaires pour envelopper la brosse qui devra glisser facilement dans son étui; on arrondira le bas, puis on cintrera le haut. On la recouvrira de soie ancienne à l'extérieur; satin rose à l'intérieur; un point de surjet la réunira au dos caché par la petite passementerie qui garnit le tour.

La largeur de la poche sera réduite aux dimensions du dos en fronçant un peu le bas avant de le coudre.

Cette gentille fantaisie sera suspendue par un anneau, ouvert de soie, cousu au dos.

Sachet à gants en soie ancienne. — Fond mauve passé, broché de fleurs et de petits nœuds vieux bleu; peluche et rubans héliotrope, dentelle d'or.

Dimensions du sachet fermé : 58 cent. de longueur, 23 cent. de largeur.

Le croquis ouvert est donné page 48, afin de faire voir les petites poches intérieures destinées à recevoir le fin mouchoir garni de dentelle.

La soie ancienne fait tout le dessus et une partie du dos, où elle est réunie à la peluche; elle est arrondie sur le devant et garnie d'une dentelle d'or sur le pied de laquelle est cousue une petite ruche en ruban héliotrope; ruche et dentelle entourent toute l'étoffe ancienne qui est arrêtée, de chaque côté, par quelques plis et garnie, à cet endroit, de deux petits choux en rubans mousse, bleu pâle et héliotrope mélangés.

La peluche recouvre une partie du dos; elle est ramenée dans l'intérieur du sachet qu'elle borde au milieu en laissant de chaque côté les pointes former des petites poches qui sont garnies d'une ruche héliotrope cousue à l'intérieur.

Le sachet est doublé de satin crème.

Le moyen le plus facile d'exécuter cette jolie fantaisie est de tendre d'abord la doublure sur une feuille de ouate taillée sur la forme du sachet, et d'appliquer sur l'autre côté l'étoffe et la peluche que l'on bâtira sans traverser la doublure. La peluche a la même largeur à l'intérieur qu'à l'extérieur; elle est découpée pour border le milieu et fermer les petites poches qu'une couture invisible ferme sur les côtés.

Disons que l'intérieur est très soigné; aucun point n'est apparent.

Quantités nécessaires : étoffe ancienne, 58 cent. de longueur sur 26; peluche, 58 cent. sur 30, remplis compris; ruban héliotrope, 4 m. 50 c.; mousse, 1 mètre; bleu pâle, 1 mètre; dentelle d'or, 1 m. 20 c.; satin crème, 58 cent. sur 40.

CHRONIQUE



OMME les gouttes de pluie d'une averse, mais d'une averse agréable, les distributions des prix se succèdent ces jours-ci agrémentées de discours variés, tous destinés à rehausser la solennité de la cérémonie et à charmer l'attention de l'auditoire. Les lauréats et les autres s'y voient donner d'excellents conseils, les écoutent plus ou moins, avec un plus ou moins grand désir de les mettre en pratique. Les vainqueurs

dans cette « lutte pour le prix » ont leurs noms proclamés; les vaincus volontaires ou non assistent à leur défaite. Puis, pour les uns et les autres, le mot délicieux de « vacances » cesse d'éveiller un espoir pour exprimer une réalité, et tous ne vont plus songer qu'à jouir des deux mois de liberté qui s'ouvrent devant eux.

Et aussitôt l'ère des voyages apparaît dans tout son beau, sans que le récit des accidents

qui surviennent par malheur arrête l'élan général. L'an dernier, les désastres qui s'accomplissaient sur les lignes de chemin de fer n'empêchèrent point les trains d'excursion d'être bondés de voyageurs. Il est vrai que certains d'entre eux n'étaient pas toujours autrement rassurés — ce pourquoi l'on ne saurait vraiment les accuser de pusillanimité; et l'on pouvait assister à de petites scènes, entendre des fragments de dialogue très significatifs.

A Berne, par exemple, quelques jours après le déraillement qui s'était produit dans les environs de la ville, une Française toute jeune, très élégante, très jolie sous la gaze blanche de son voile, se dépitait voyant les wagons complets. Un employé suisse, c'est-à-dire calme et souriant, s'en aperçoit et intervient aimablement :

— Ne vous tourmentez, madame. Vous voyez, on ajoute un wagon. Vous pouvez y monter.

La petite femme a une charmante moue d'effroi.

— Mais je ne veux pas me trouver à la « queue » du train! Je ne veux pas être « tamponnée! »

Et, se tournant vers son mari qui arrive très agité comme les Français qui voyagent :

— Avez-vous découvert des places?... Je ne veux pas « finir » le train !

— Mais il n'y a aucun danger, madame, fait l'employé avec son calme imperturbable. Les accidents sont très rares...

— Très rares!... très rares!... Aucun danger!..

— Aucun, madame. Il n'arrivera rien, je vous le promets... Montez, le train va partir.

— Montez, ma chère, répète, en insistant, le mari légèrement impatient. Nous allons être très mal placés grâce à vos indécisions... Tout le monde est déjà installé.

— Alors vous me promettez qu'il n'y a pas de train qui nous suit, que nous sommes seuls sur la ligne?... Je vous en supplie, recommandez au chef de gare de faire bien attention. Dieu! que j'ai peur!... C'est que je ne me soucie pas du tout d'être mise en pièces...

Et le premier coup de cloche du départ commençant à résonner, la voyageuse se décide enfin à monter, avec une méfiance infinie, dans le compartiment dont son seigneur et maître a, durant le colloque, tant bien que mal défendu l'entrée.

Un Oriental dirait dédaigneusement que c'est là une agitation bien inutile, car l'on n'échappe à sa destinée; et un Occidental citerait des faits qui amèneraient, en somme, à la même conclusion. Telle l'histoire authentique que j'ai entendu conter ces jours-ci : Un jeune couple fait son voyage de noces en Italie, et le fait de façon si princière qu'arrivé en telle ville, — dont je ne sais plus le nom, — il se trouve avoir dépensé plus qu'il n'a en portefeuille. D'où nécessité de télégraphier à Paris et séjour forcé des voyageurs dans la ville italienne. Mais ils ont calculé le temps que pouvait mettre à leur arriver le chèque demandé et même déjà fixé l'heure du départ. Peut-être ont-ils mal calculé; toujours est-il que le courrier passe sans apporter les fonds attendus; et les jeunes gens, très ennuyés, sont obligés de laisser partir le train sans eux. Or, quelques heures plus tard, qu'apprennent-ils? Simplement ceci : Que le train en question a été victime d'un épouvantable accident dans lequel ont péri ou sont grièvement blessés la plupart des voyageurs...

Si ce jeune ménage ne s'est point montré, dans la suite des temps, plein d'indulgence pour tous les retards de la poste, il est, en vérité, bien ingrat!...

Certaines des catastrophes qui se sont produites depuis quelques semaines sont tellement imprévues qu'elles sont bien de nature à ébranler quelque peu les âmes les plus fermes. Qui, en effet, aurait pu penser que, sous l'influence d'un vent très chaud, un glacier allait fondre, donner naissance à un lac intérieur, lequel, tout à coup, percerait la muraille qui l'endiguait et arriverait, au milieu de la nuit, devenu torrent irrésistible et formidable, sur la petite station balnéaire de Saint-Gervais, envahissant comme une trombe l'hôtel où dormaient les voyageurs, le renversant,

et continuerait sa course effrayante, entraînant ses victimes nombreuses, bien nombreuses...

Quel sujet de réflexions pour ceux qui aiment à penser! Les pessimistes y verront un exemple de plus des malheurs qui sont destinés à toujours fondre sur la pauvre humanité... Les optimistes, tout en déplorant la catastrophe, remarqueront que de pareils cataclysmes sont bien rares... Et les stations balnéaires, même enserrées dans les montagnes, n'en verront guère un baigneur de moins.

Paris, qui n'est point situé en si dangereuse position, reçoit, pour l'instant, ses visiteurs étrangers; et, à l'heure actuelle, les voyageurs venus des quatre coins de l'Europe, circulent sur nos boulevards pêle-mêle avec les Parisiens *parisiennants*, qui ne peuvent quitter leur asphalte sans s'ennuyer à périr. D'ailleurs les vrais Parisiens, paraît-il, n'aiment jamais tant leur bonne ville que durant la pleine saison d'été. Peut-être parce qu'il leur semble alors l'avoir pour eux seuls, — aux étrangers près, mais ceux-ci ne comptent pas, — et pouvoir le considérer comme leur domaine.

Plus de foule, ni de cohue surtout. Les Champs-Élysées sont déserts; de même le Bois, où seuls les joueurs de *pole* font encore, sans se lasser, manœuvrer leurs chevaux selon les hasards du jeu, tout en lançant leurs balles. Aux jours de soleil, les promenades encore verdoyantes ont, grâce à la rareté de leurs visiteurs, des airs charmants de propriétés privées. D'autre part, dans les rues, aux jours de mauvais temps, les passants moins nombreux ont l'avantage de circuler plus à l'aise sous l'abri protecteur de leurs parapluies. Les cochers, transformés, font des offres de service aux promeneurs; les omnibus ont toujours des places à leur disposition; et, dans les « grands magasins », les acheteuses peuvent se faire servir tout de suite, surtout les acheteuses parisiennes qui connaissent leur monde et viennent, entre deux villégiatures, faire leurs emplettes, chaussées de cuir fauve, en robe de serge, le buste emprisonné dans les blouses de foulard, clair ou foncé, que la mode a mises en honneur cette année... Que peut-on, en effet, demander de plus en cette saison?

Des spectacles d'été ont aussi été préparés pour les amateurs. C'est ainsi qu'a vu le jour « la vieille Amérique reconstituée », qui est allée montrer sa reconstitution sur l'emplacement où évoluait jadis Buffalo Bill de fameuse mémoire. Je ne sais si cette reconstitution fera bien connaître aux visiteurs du XIX^e siècle l'Amérique du XV^e, mais elle leur fournira au moins des distractions variées, sinon d'ordre artistique. Ils y verront plusieurs rues bordées de maisons destinées à leur présenter des spécimens de l'antique architecture du Nouveau Continent. Ils y verront des sauvages qui — moyennant finances — leur offriront des bonbons; puis d'autres sauvages encore qui exécuteront devant eux des danses guerrières en poussant des cris épouvantables; puis des danseuses — non sauvages; — puis des prestidi-

Robe de château en crêpe de Chine vieux rose de deux tons. — Façon princesse. Corsage et tablier de ton foncé; la petite traîne, la manche et le bouffant sont en crêpe de Chine rose pâle. Le corsage est froncé sur l'épaule, et ouvert en V sur un double bouffant de gaze rosée. Sur le tablier sont brodées, de distance en distance, des perruches de teintes harmonieuses et douces, allant parfaitement avec celle de la robe. La manche a un bouffant crevé de manière à rappeler le bouillon du corsage. La jupe est ourlée, ainsi que le bas de la manche et le bord du corsage, d'S enroulés, brodés en fine ganse.

Toilette de voyage. — Costume complet en lainage côte de cheval gris tourterelle. Jupe ronde, avec trois rangs de piqûres à hauteur d'ourlet. La grande jaquette, ouverte devant, et à revers de soie, laisse voir la chemise russe, en crépon de laine blanc, serrée à la taille par une ceinture ronde à grande boucle de métal. Chapeau souple en paille de riz relevé derrière sur le chignon. Torsade de ruban coquelicot, autour de la calotte, terminé devant en nœud volumineux mélangé d'œils de paon.



Robe de château en crêpe de Chine rose de deux tons.
De Madame Turle, 9, rue de Clichy.



Toilette de voyage en lainage
côte de cheval gris.
De Madame Gradoz, 67, rue de Provence.

Costume de voyage. — Ce costume complet est en grosse vigogne couleur bleu de roi. Jupe unie à courte traîne bordée d'une grosse torsade en laine mohair assortie. La jaquette, à grands revers Robespierre en bengaline crème, est fermée par trois gros boutons à la taille et maintenue par une ceinture ronde en galon d'acier agrafée de côté.

Capote en paille ajourée, nuance beige, à bord ondulé, laissant voir un plissé de gaze de même

couleur. Violettes et coucous mélangés surmontés d'une aigrette.

QUATRE MODÈLES DE GARNITURE DE JUPES

Foulard glacé à pois imperceptibles verts sur fond rosé, garni d'un drapé en crépon rose coupé par des pattes en velours vert cru.

Jupe en royal aubergine recevant, au tablier seulement, un haut volant de tulle noir sur lequel retombe une frange de jais dessinant des V; la tête de cette frange est une suite d'en petits cabochons de jais.

C'est une très riche garniture pour toilette de soirée et de cérémonie.



Costume de voyage en grosse vigogne
bleu de roi. De Madame Gradoz.

Jupe en crépon crème rayé mauve, vert et maïs, ornée d'une grosse ruche en mousseline de soie crème coupée au milieu par un large galon en tulle brodé de pierreries multicolores.

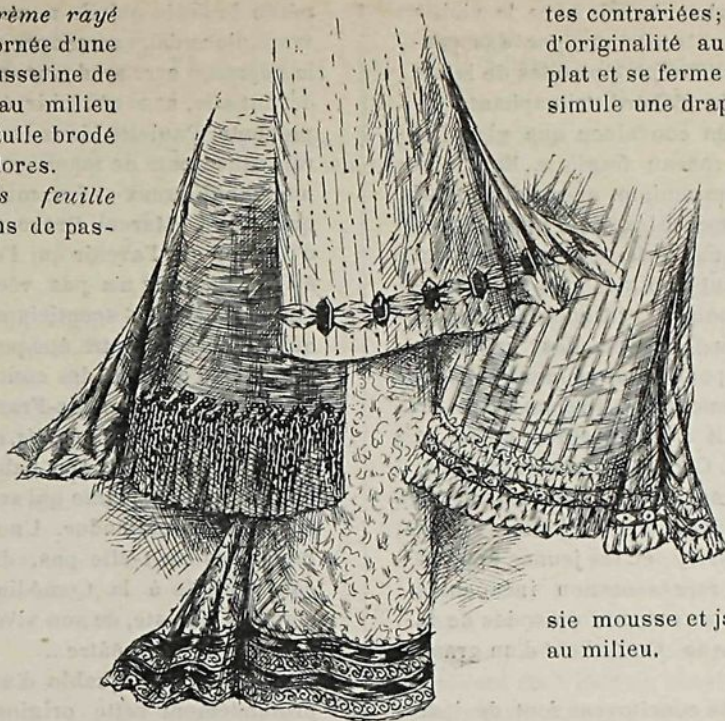
Lainage japonais feuille morte, garni de galons de passementerie argent séparés par des rubans de velours amande, le dernier surmonté d'un bouclé de soie argentée.

Ces garnitures, toutes d'une grande élégance, sont les dernières nouveautés parues.

Toilette de garden-party. — En lainage léger gris clair à rayures Watteau. Jupe unie, biaisée derrière et de forme princesse. Le corsage froncé est rentré dans la jupe devant seulement. La demi-ceinture, formant ornement de chaque côté, est en beau galon ajouré et lamé d'or très sobrement. Le même galon fait ornement au corsage, devant et derrière, et se retrouve au col. Les manches, à très gros bouffant, sont justes à partir du coude; cette partie est en étoffe ajourée rappelant le galon.



Toilette de garden-party, lainage gris-clair, à rayures Watteau. De Mademoiselle Thirion.



Quatre modèles de garniture de jupes De M^{lle} Thirion, 47, boulevard Saint-Michel.

tes contrariées; cela donne beaucoup d'originalité au costume. Il est très plat et se ferme de côté; l'étoffe seule simule une draperie croisée. Un ruban de velours contourne la poitrine, devant seulement; un autre forme ceinture. Les manches sont bouffantes jusqu'au coude, d'où elles se terminent en un long poignet encadré par des rubans de velours. Col droit en velours. Petite capote arrondie en dentelle de paille, garnie, devant, de deux ailes de fantaisie mousse et jaune; brins d'aigrette au milieu.

ban de velours contourne la poitrine, devant seulement; un autre forme ceinture. Les manches sont bouffantes jusqu'au coude, d'où elles se terminent en un long poignet encadré par des rubans de velours. Col droit en velours. Petite capote arrondie en dentelle de paille, garnie, devant, de deux ailes de fantaisie mousse et jaune; brins d'aigrette au milieu.



Toilette de promenade en grenadine scarabée mousse et or, garnie de velours mousse. De Madame Pelletier-Vidal, 49, rue de la Paix.

gitateurs qui n'ont rien à voir avec la vieille Amérique; puis la représentation, par des personnages en cire, de différents épisodes de la vie de Christophe Colomb, d'abord triomphant, ensuite prisonnier et bien convaincu que « l'amitié des rois n'est qu'un roseau fragile ». Enfin, ils assisteront à une pantomime expressive dont Christophe Colomb (encore!) sera le héros. Il est sur son navire, les matelots se révoltent; un mousse grimpé en haut d'un mât crie heureusement « Terre! » à ce moment critique. Là-dessus, réjouissance générale; arrivée des sauvages (encore!) qui dansent pour montrer leurs talents. Afin de leur faire honneur, on tire un coup de canon qui les remplit d'un tel effroi, qu'ils se précipitent dans l'eau. On les sauve tant bien que mal; les danses reprennent; le chœur chante de plus belle avec accompagnement de l'intéressante musique de M. de Sivry; et les jeunes spectateurs sortent de la représentation incapables d'oublier jamais les principaux épisodes de la découverte de l'Amérique. Ce qui est d'un grand intérêt pédagogique.

Il est évident que nos concitoyens font de leur mieux pour célébrer le quatrième centenaire de ce grand événement. La série des premières cartes du Nouveau Monde est en ce moment exposée; et un petit théâtre parisien joue, pour le public de son quartier, une pièce portant le nom du navigateur génois.

Ceux à qui ne suffirait pas ce spectacle historique et géographique, peuvent heureusement trouver ailleurs des représentations d'un intérêt moins exclusif. La Comédie-Française est là pour leur en fournir; et *Froufrou*, toute la première, leur en offrira un bien moderne. On a dit de *Froufrou* qu'elle était la sœur aînée de la Paulette de Gyp, cette gamine frondeuse, d'esprit incisif et endiablé, d'une franchise d'enfant terrible, et clairvoyante à l'avenant. Soit! mais *Froufrou* est une Paulette caressante, tout imprégnée d'un je ne sais quoi de plus attendri et de moins railleur; c'est surtout un pauvre petit oiseau fou qui bat joyeusement des ailes sans songer à rien d'autre. Volontiers, à la seule évocation de son nom, on la voit menue, fine, élégante, vive, étourdie et exquise, trop exquise puisque son malheur viendra, comme elle le dit elle-même, d'avoir été trop aimée. Quand déses-

pérée de l'idée qu'elle a, par sa faute, perdu sa vraie place dans sa propre maison, elle commet la suprême erreur de sa vie, elle va tout droit devant elle, sans réfléchir, étant toute dans l'heure présente. Paulette, dans la même situation, agirait sans doute de même, avec le même emportement douloureux et fou, mais ce serait en femme qui a lu M. Marcel Prévost et ne se fait point d'illusion sur l'avenir qui l'attend. N'en déplaise à Gyp, Paulette n'a pas vécu impunément dans l'atmosphère de scepticisme et de psychologie qui est celle de notre époque...

En vertu de la loi des contrastes, alternant avec *Froufrou*, la Comédie-Française nous donne la tragédie biblique d'*Athalie*, dans laquelle M. Mounet-Sully remporte son habituel succès et inspire un enthousiasme qui se traduit parfois d'une façon bien inattendue. Une de ses admiratrices inconnues n'a-t-elle pas, dit-on, offert un legs considérable à la Comédie si elle consentait à élever à l'artiste, de son vivant, une statue sous le péristyle du théâtre...

Si le jeu remarquable d'un artiste a charmé si profondément cette originale personne, qu'eût-elle dit après avoir assisté à la curieuse représentation du drame mystique de la Passion, qui vient d'être donnée, non plus à Paris par des acteurs habitués à jouer tous les rôles, non plus à Oberammergau par une manière de nouvelle confrérie de la Passion, mais au Canada, par quinze cents Indiens, et avec un réalisme dont nous n'avons pas l'idée. En effet, l'Indien chargé de personnifier le Christ, non seulement le fait avec une majesté, une grandeur, une puissance d'expression incomparable, mais encore il subit véritablement les tortures racontées dans la Passion. Il est réellement frappé et son sang coule réellement... Par bonheur, cette expression sauvage de la vérité s'arrête à la scène du crucifiement: c'est une image de cire qui est placée sur la croix. Seulement, à un moment donné, le chef indien qui a dirigé ce spectacle sacré, annonce que « Jésus se meurt », et la foule alors entonne un chant de deuil et s'écoule processionnellement en s'inclinant devant la croix...

Il faut, certes, aller loin, très loin, pour trouver des acteurs et un public aussi convaincus...

CONSTANCE.

PENSÉES ET MAXIMES

La modération est la vertu de la prospérité, la résignation la vertu du malheur.

(RAVIGNAN.)

Une conscience sans Dieu est un tribunal sans juge.

Les amitiés qui ont les enthousiasmes de l'amour en ont aussi les inconstances

(AUGUSTA COUPEY.)

LA FOLLE DE VIRMONT

(Ouvrage couronné par l'Académie française)

I



N la connaissait de vingt lieues à la ronde, l'auberge de Guy Cressent, la vieille auberge qui, depuis bientôt trois siècles, passait en héritage des pères aux fils, sans que les fils jugeassent jamais à propos d'y faire faire des réparations.

Aussi fallait-il voir comme ses murs étaient noirs et comme elle paraissait singulièrement encapuchonnée de son toit pointu aux briques ébréchées.

Cependant elle restait encore solide, bien campée, et les rosaces sculptées, entourant d'une guirlande à moitié brisée sa large porte fichée de clous, ainsi que les grilles rouillées de ses hautes croisées, lui donnaient un air d'originalité qui lui seyait bien.

Placée sur la lisière du bois des Jonques, à quelques centaines de mètres de Virmont, un village qui ressemblerait à tous les villages s'il ne possédait un splendide point de vue, l'auberge du *Cheval Blanc* et de l'*Ange Gabriel* était, avec raison, considérée comme la seule curiosité du pays.

On ne la désignait guère, et cela se conçoit, que sous la première dénomination, l'auberge du *Cheval Blanc*, seule connue jusqu'à l'époque où le père de Guy Cressent en hérita.

C'est lui qui eut cette bizarre idée d'allonger l'enseigne de cette façon plus bizarre encore, et personne ne sut jamais pourquoi.

Au-dessous de cette enseigne, que l'aubergiste actuel avait fait repeindre deux fois en vingt ans, et dont les intempéries des saisons effaçaient de nouveau les grandes lettres jaunes, se balançait le traditionnel bouchon de genévrier qui semblait être bien plus un épouvantail de moineaux qu'un signe caractéristique pour les clients.

En effet, dans ce petit village enfoui comme un nid au milieu des branches, éloigné des villes, et pour ainsi dire perdu dans les bois qui l'entouraient de tous côtés, on ne voyait pas deux voyageurs par an, et Guy Cressent ne laissait accrochée l'énorme touffe de genévrier que par ancienne habitude, parce qu'il l'avait toujours vue là, et que, selon lui, sa maison eût été déparée sans elle.

Les habitants du pays et ceux des villages environnants n'avaient pas besoin, eux, de l'apercevoir là-haut, pour savoir que la bonne mère Céssette savait fricasser un poulet, tourner une omelette ou rôtir un lapereau. Ils savaient bien aussi que le chasseur harassé trouvait toujours à

l'auberge du *Cheval Blanc* une chambre propre et un bon lit, et enfin qu'en tout temps on y buvait un excellent vin guilleret qui mettait de la joie dans le cœur et des chansons sur les lèvres.

Il l'avait bien prouvé dans le temps, le bonhomme Cressent, que son vin, plus que tout autre, possédait le don de faire éclore la saine gaieté et les francs éclats de rire. Ah ! mais oui ! il l'avait prouvé autrefois, quand il était plus jeune et que le malheur ne savait point encore le chemin à prendre pour arriver à la vieille auberge.

Maintenant il ne parvenait plus, non pas seulement à le faire rire, mais encore à le déridier, même ce jour-là, où commence mon récit, et qui cependant était jour de liesse. On fêtait la Saint-Jean, c'est-à-dire le patron de l'église de Virmont et en même temps celui sous la protection duquel le village était placé.

Une grand'messe venait d'être célébrée à laquelle tous les habitants de Virmont s'étaient rendus vêtus de leurs plus beaux habits, et maintenant encore, bien qu'elle fût terminée depuis plus d'une demi-heure, on rencontrait dans les ruelles et jusque dans les chemins éloignés de la campagne, des hommes et des femmes endimanchés qui rentraient au logis en causant.

Tout à l'heure il n'y aurait plus personne dehors, mais les ménagères chaufferaient le four et l'odeur appétissante des pognes (1) s'échapperait de toutes les maisons. Chacun, ce jour-là, trouvait moyen de faire un extra selon sa bourse et selon ses goûts, et le plus pauvre lui-même participait à la fête.

Le village entier prenait un air joyeux, le ciel étincelant promettait à cette heure encore matinale une splendide journée, on riait, on chantait, et je crois bien que, sauf le vieux Cressent et la mère Céssette, tout le monde à Virmont était content, ayant pour quelques heures laissé de côté les soucis adhérents à la nature humaine.

Seuls, je le répète, le bonhomme Cressent et sa servante restaient tristes au milieu de la gaieté générale, et voyez un peu, c'était chez eux que se faisaient les plus grands préparatifs de la fête, car on devait danser dans la clairière du bois d'Espingues, derrière l'auberge, et déjà la mère Céssette préparait des guirlandes de bruyères et de feuilles qu'on attacherait aux arbres.

Elle travaillait à ces guirlandes depuis environ une heure, très consciencieusement, absorbée comme si elle eût fait quelque chose de grande importance, lorsque derrière la haie vive qui s'étendait à droite de l'auberge, une jeune femme parut et l'appela.

(1) Gâteaux réputés dans le pays.

Elle se retourna brusquement, et ses mains laissèrent échapper les tiges qu'elles tenaient.

— Eh ! maman !

— Ah ! fit-elle, avec un bon sourire qui illumina soudain son visage ridé, c'est toi, Linette ? Approche un peu, ma fille ; bien, vrai, tu en apportes des feuillages !

Celle qu'elle interpellait ainsi fit un signe de tête, mais ne répondit pas. Alors la vieille se leva, contourna la haie et la rejoignit.

— Jésus mon Dieu ! s'écria-t-elle, où donc que tu as été pour trouver de si belles choses ?

— Là-bas ! répondit Linette avec un geste machinal, et, fière de sa moisson, elle suivit la servante jusqu'à l'ombre du chêne où elle assemblait ses branches, déposa son fardeau odorant à terre et s'assit sur de la paille que l'aubergiste devait tout à l'heure rentrer à la grange.

C'était une femme de trente à trente-trois ans peut-être, mais à qui, de prime abord, on n'en eût pas donné plus de vingt-cinq.

Grande, mince, souple, elle était encore admirablement jolie avec son visage d'une pâleur exsangue, ses cheveux noirs lissés en bandeaux sur son front et ses yeux bruns largement fendus dont l'expression étrange vous frappait.

— Alors, tu es allée bien loin ? demanda la mère Céssette ; parions que tu as poussé jusqu'aux aulnes, du côté de Saint-Léger...

Mais elle ne répondit pas encore.

— Tu es fatiguée, ma fille ? reprit la bonne femme, avec une nuance d'inquiétude dans la voix.

Elle fit signe que oui, et, s'allongeant sans plus de cérémonie dans la paille, elle entonna d'une voix légère, adoucie, en joignant les mains au-dessus de son front et en fermant à demi les paupières comme pour mieux concentrer son attention sur ce qu'elle chantait :

Le fils du roi s'en va chassant.
— Levez les pieds légèrement —
A tué tous les canards blancs ;
— Levez les pieds bergère, bergère,
Levez les pieds légèrement.

Dessous les ail's on voit du sang.
— Levez les pieds légèrement —
Au bout du bec l'or et l'argent.
— Levez les pieds bergère, bergère,
Levez les pieds légèrement...

Elle étendit la main, attrapa deux ou trois longues tiges de liserons parmi les plantes qu'elle venait de rapporter, et sans se lever, sans se déranger, toujours allongée dans la paille, elle les enroula autour de son front, puis elle ferma entièrement les yeux.

Alors la vieille servante, qui suivait chacun de ses mouvements, s'approcha et s'agenouilla auprès d'elle.

— Line ! dit-elle à voix basse, Linette !

— Marceline est-elle revenue ? demanda de l'auberge le bonhomme Cressent qui, en ouvrant une croisée de la salle basse, l'aperçut ainsi, penchée sur une chose qu'il ne pouvait distinguer.

— Oui, répondit-elle en se retournant, elle est là, voyez, et elle vient de s'endormir.

— Ah ! tant mieux ! fit-il.

— Je crois bien, continua-t-elle, ça lui fait grand bien ces promenades dans les bois et ce bon sommeil en plein air.

Elle alla s'asseoir de nouveau sur sa chaise basse et reprit ses guirlandes bientôt achevées maintenant, mais elle s'interrompit souvent pour regarder la jeune femme endormie à ses côtés. Car si la vieille Céssette n'était point sa mère, elle ne l'en aimait pas moins cependant, l'ayant nourrie de son lait et choyée, dorlotée, lorsqu'elle était toute petite, absolument comme si elle eût été sienne.

Tout en continuant mélancoliquement son travail, elle pensait à ces choses lointaines qui faisaient vibrer en elle maints souvenirs attendris, et elle revoyait au fond de son rêve la petite Marceline, Linette par abréviation, dont le gazouillis naissant endormait peu à peu le grand chagrin qu'elle venait d'éprouver en perdant sa fille, à elle, le cher ange que le bon Dieu rappela à lui quelques mois après l'avoir envoyé sur la terre.

Veuve avant la naissance de sa fille, elle avait reporté sur elle toutes les tendresses et toutes les espérances de son cœur, et sans doute fût-elle morte de sa mort si le bonhomme Cressent qui, lui-même, venait de perdre sa femme, ne lui avait demandé de prendre Linette chez elle et de la nourrir.

Il lui sembla que l'âme de sa petite était revenue dans le corps de cette enfant qu'on lui confiait, et dont les doux yeux noirs ressemblaient à ceux qui ne s'ouvriraient plus. Elle s'attacha profondément à elle, et plus tard, pour ne point la quitter, lorsqu'elle fut grandette et que l'aubergiste voulut la garder, elle le supplia de la prendre à son service.

Il accepta, d'autant plus volontiers que Line adorait sa nourrice et que, délicate et frêle, elle avait besoin des soins maternels qu'elle lui donnait ; et jamais maman Céssette ne l'avait quittée.

Elle pensait à ce passé rayonnant encore des yeux de Linette, et tout en nouant ses guirlandes, même avec ce pauvre corps indolent étendu à ses côtés, et ce visage pâle qu'elle regardait de minute en minute, elle la revoyait telle qu'elle était autrefois, il y avait longtemps, si joliette, avec un sourire déjà sérieux sur sa bouche mignonne.

— Eh ! Septime ! cria soudain à quelques pas d'elle une voix enfantine, approche donc ! tiens, regarde, là... sur la paille, c'est Marceline, la fille au père Cressent.

La vieille se retourna, et apercevant derrière le châtaignier, dont les branches basses effleuraient le toit de l'auberge, deux gamins avançant curieusement la tête, elle se leva pour les renvoyer.

— Voulez-vous vous sauver ! fit-elle ; a-t-on jamais vu de petits curieux semblables !

— Eh bien, répondit Septime, le plus effronté de tout le village, est-ce que nous faisons du mal pour que vous nous chassiez, mère Céssette ? Pour un peu que nous regardions dormir la folle...

Il n'eut pas le temps d'achever sa phrase, et ce

mot de « folle » prononcé avec méchanceté aurait bien pu lui valoir une fameuse débouffée si la vieille l'eût atteint, ce qu'il ne lui donna pas le temps de faire.

Effrayés du regard de la mère Césette, qui courut à eux la main levée, les deux moutards filèrent et ne se retournèrent que loin sur la route, essoufflés, mais narquois maintenant qu'ils ne redoutaient rien.

— Essayez donc un peu de m'attraper ! cria Septime, et après lui avoir fait irrévérencieusement un pied de nez, il se remit à courir dans la poussière du chemin, que ses pieds nus soulevaient en tourbillons.

Elle resta là, adossée contre le chêne, jusqu'à ce qu'ils eussent disparu au détour du chemin, et, navrée, deux grosses larmes glissant sur ses joues tannées, elle alla reprendre ses branches de feuillage, tandis que Marceline « la folle » dormait encore dans la même position, avec les tiges de liserons emmêlées dans ses cheveux noirs.

II

La fête — la vogue, comme on dit à Virmont — était dans son plein. Tous les gens du village, et même ceux des hameaux environnants, encombraient maintenant la clairière du bois des Jonques, où elle se tenait.

En effet, cette année-là, au lieu de la faire sur la place de l'église selon la coutume, on avait choisi cet endroit, un peu à l'écart, derrière l'auberge du père Cressent, à cause de la grande chaleur d'été qui retenait les gens chez eux plus de temps qu'il ne fallait pour donner l'animation voulue.

Là, dans ce coin ombreux, rafraîchi, avec le frémissement des branches quasi sur la tête et, tout à côté, la chanson gaie d'un ruisseau qui courait sur des cailloux, entre de grandes herbes, on n'avait point à redouter les insulations dangereuses, et la vogue y gagnait.

Pas difficiles à contenter d'ailleurs, les vogueurs !

Trois baraques avec des tourniquets où l'on pouvait, à force de gros sous, gagner un verre ou une assiette peinte, quelques biscuits ou un sucre de pomme ; un cirque de chevaux de bois qu'un homme s'escrimait à faire tourner, et, à la place la plus spacieuse, entre les arbres enguirlandés par les soins de la mère Césette, le bal... Voilà tout ce qui constituait l'attrait de la fête ; mais chacun prend son plaisir où il le trouve, et ces braves gens étaient heureux.

D'ailleurs, c'était charmant ainsi.

Le menuisier de Virmont avait construit une estrade adossée contre l'auberge, et tapissée de branches, décorée de deux drapeaux, elle produisait son effet, je vous assure. Sur cette estrade, des musiciens lançaient à l'air les accords d'un crin-crin, d'une clarinette et d'une flûte qui, sans doute, effarouchaient les pinsons et les merles du bois, mais dont se contentaient fort bien danseurs et danseuses.

Ceux qui ne dansaient plus, les papas et les mamans, les anciens, s'amusaient du plaisir de leurs enfants et, tout en les regardant, causaient tranquillement de leurs terres, de la moisson qui s'annonçait superbe, car les épis étaient longs et très pleins, des vendanges qui donneraient aussi s'il n'advenait pas de trop mauvais orages, et que sais-je encore ?

Un groupe de vieux, de ceux-là dont l'échine reste courbée vers la terre par le dur labeur quotidien, des paysans aux bras noueux, à la peau brûlée, au chef tremblant, se tenaient plus loin et ne soufflaient mot.

Assis l'un près de l'autre, sur l'herbe, à l'ombre du châtaignier, ils restaient là, peut-être insensibles à ce qui se passait autour d'eux, heureux seulement de se délasser dans cette ombre fraîche, avec ce bruit de musique qui les entourait, et ragaillardis au fond de leur cœur par la joie bruyante des jeunes.

L'auberge était pleine de monde et la mère Césette, sa jupe soigneusement relevée sous son large tablier, ses manches troussées, sa coiffe blanche bien épinglée, ne pouvait, malgré toute son activité, suffire à servir tous ces gens assoiffés, encore que l'aubergiste prit sa bonne part de la besogne, mais il ne faisait qu'un chemin de la cave à la salle et l'on ne peut être partout.

La campagne ne perdait rien de son charme ni de sa poésie par ce bruit inaccoutumé, par les danses et les refrains que les jeunes gars entonnaient entre deux quadrilles.

Les merles, les pinsons, les fauvettes, ayant déserté momentanément leurs retraites, n'en donnaient pas moins un concert de l'autre côté du bois, à l'endroit où le grincement du crin-crin n'arrivait pas ; les hirondelles, qui ne s'effarouchent pas facilement, traversaient l'air là-haut, là-haut, dans l'immensité bleue ; le ruisseau bavardait comme si de rien n'était ; à droite de la grand'route les blés de Paulin Vernet ondoyaient sous le vent avec des reflets changeants ; des églantines couraient sur les haies, les trèfles et les sainfoins égayaient les champs de leurs teintes lilas et rose, et, à quelques mètres seulement du chemin, après avoir obliqué sur la gauche et suivi le sentier qui conduit à la rivière, le moulin continuait son tic-tac joyeux.

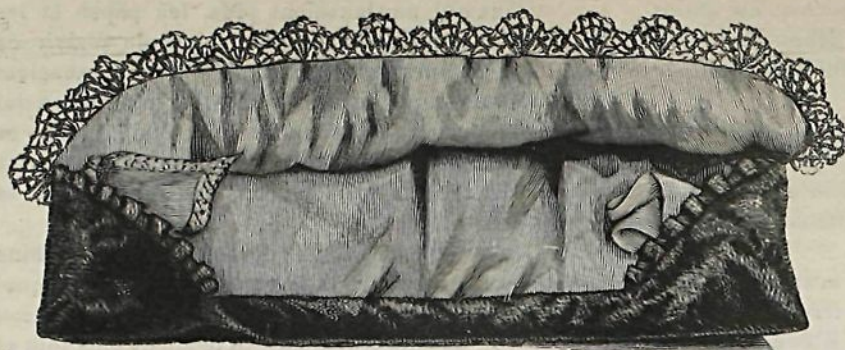
C'était même étonnant de l'entendre ainsi continuer sa chanson ce jour-là.

Pourquoi donc le meunier et la meunière n'allaient-ils point à la vogue comme les autres ? Car, enfin, ils avaient l'un et l'autre l'âge où, d'ordinaire, on aime la danse et le plaisir.

Je dois avouer que la meunière maugréait fort de rester au logis, et si la vogue, au lieu de se faire dans la clairière du bois des Jonques, s'était faite, comme de coutume, sur la place de l'église, elle n'eût pu résister au désir d'aller montrer son joli minois et sa robe de cachemire bleu.

JEAN BARANCY.

(La suite au prochain numéro.)



Croquis montrant l'intérieur du sachet à gants de la gravure coloriée.

blais, avec chemisette. — Costume à devant princesse. — Robe-blouse pour petite fille.

Le 13 Août : Patron découpé : Corsage, costume de voyage.

Le 20 Août : 8^e Album de travaux.

Le 27 Août : Grande feuille de patrons et de broderies : Côté des Patrons : Chemise pour enfant de 6 mois. — Chemise de nuit pour enfant de 6 ans. — Guimpe à empiècement pour enfant de 3 ans.

Côté des broderies : Chemise brodée pour enfant du premier âge. — Col et poignet brodés, camisole. — Guimpe en flanelle. — Initiales pour drap, taie d'oreiller et mouchoir.

ECONOMIE DOMESTIQUE

HYGIÈNE DE LA BOUCHE

Une bouche en mauvais état nécessite un dentifrice antiseptique; employé après chaque repas et avant le coucher, il assure la propreté de la bouche, l'entretien des dents, la purification de l'haleine. C'est le préservatif le plus sûr contre les maladies infectieuses.

C'est pourquoi les médecins recommandent entre tous le Dentifrice Bobœuf, dont la base est le plus puissant des antiseptiques, le seul honoré par l'Académie des sciences, d'une récompense Montyon.



Croquis montrant la boîte de vitrier garnie de photographies et la boîte ouverte.

RENSEIGNEMENTS ET CONSEILS

Anne-Marie de M. — 1^{er} Le crêpe se porte pendant les six premiers mois d'un grand deuil. — 2^e Le blanc et le gris ne sont admis que pour le demi-deuil, après un an. — 3^e Nous ne connaissons pas de moyen de redonner la raideur au crêpe. Vous adresser à un teinturier. — 4^e L'astrakan est fourrure de deuil. Nous ne saurions vous dire si le boa fera encore fureur cet hiver; il est bien tôt pour cela. — 5^e Un numéro de l'édition verte, 4 fr. en timbres-poste, sera envoyé dès que la demande sera parvenue. — 6^e Une jeune fille n'a pas de cartes de visite; ainsi que vous le dites, mettre son nom sur la carte de son père, autrement s'abstenir; écrire un mot vaudrait mieux. — 7^e Robe de voyage ou de course se fait ronde; la petite traîne pour les autres robes plus habillées.

Doudoutzac Emetiber. — Quelle charmante lettre et quels aimables encouragements; merci à notre nouvelle abonnée. — Le Journal des Enfants pourrait convenir à votre jeune sœur :

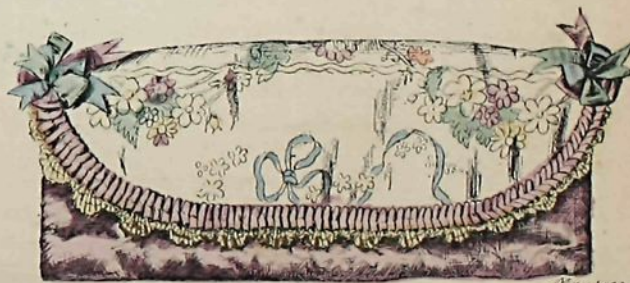
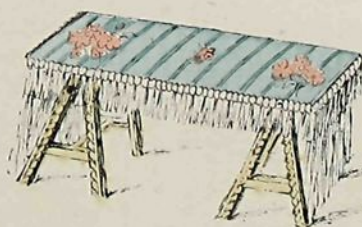
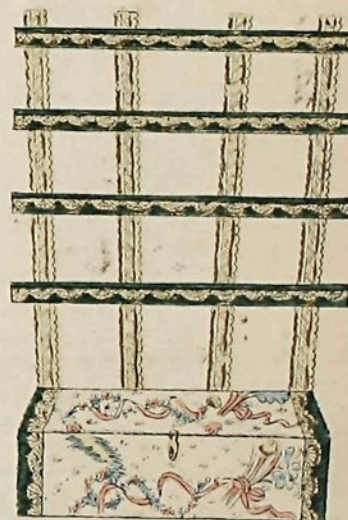
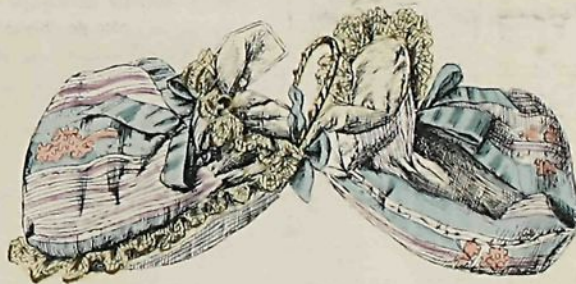
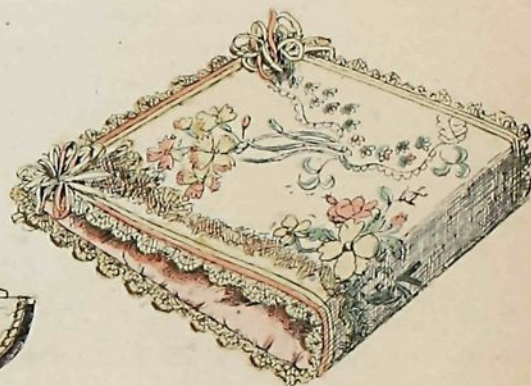
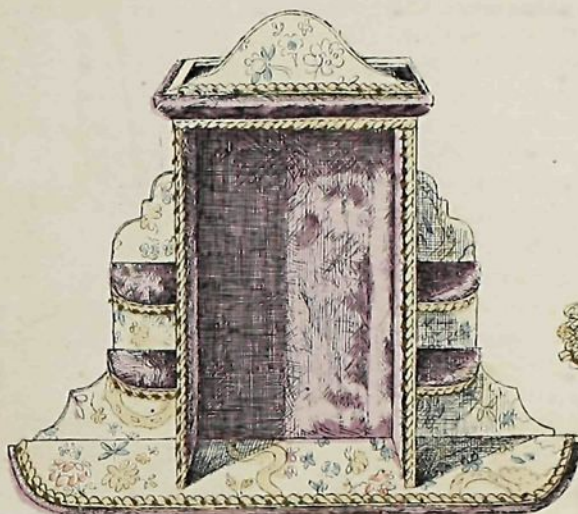
il coûte 12 fr. par an. Même administration que celle du Journal des Demoiselles. Ajouter à son prix celui du Savoir-vivre, 3 fr. 50, et envoyer le tout en un mandat de poste au nom du Directeur — Avec l'approbation de votre père. — La gauche si vous sortez avec votre père; la droite avec votre frère. — Oh! non, trois fois non, toute réaliste qu'elle soit, une jeune fille ne peut lire les ouvrages de cet auteur.

Balletiste de quinze enfants de Sion. — Le numéro du 23 vous a prouvé que vous faites erreur. Nous regrettons de ne pouvoir répondre autrement à vos demandes.

Madame Duf. — Le corset de ballet de M^{lle} Emma Guelle, 3, place du Théâtre-Français, est tout à la fois coquet et pratique. Ah! quelle bonne corsetière et comme vont bien ses corsets. Je ne puis vous donner meilleur conseil que de vous y adresser.

Le Directeur-Gérant : F. THIÉRY.

Paris. — Alcan-Lévy, Imprimeur breveté, 24 rue Chauchat.



N° 1896.

OUVRAGES INÉDITS

Prix du Concours de Septembre.

Imprimerie Alcan Lély, Paris.



Journal des Demoiselles

Modes de Paris

ET PETIT COURRIER DES DAMES REUNIS

Rue Vivienne 48.

Coiffures de M^{me} PELLETIER VIDAL 19, r. de la Paix - Coiffures de la M^{me} VIRGILE, 14, r. du Hanovre
 Corsets de M^{me} EMMA-GUELLE, 3, pt^e du Théâtre Français - Etoffes nouvelles de la M^{me} ROULLIER FRÈRES
 21, r. du 4 Septembre - Chaussures de la M^{me} KAHN 55, r. Montorgueil